

visage ; mais il me semble qu'elle avait vos yeux . . . C'est son regard qui me reste encore au fond du souvenir . . . Un regard si triste et si tendre . . .

—Triste et tendre . . . Elle a sans doute beaucoup pleuré.

—Parfois j'ai le sentiment que nous traversions de grands espaces, elle à pied, courbée, moi sur son dos, dans un berceau de jonc. Elle chantait pour m'endormir, comme vous, tout à l'heure . . . Et puis deux monstres, l'un blanc, l'autre noir, nous accompagnaient. Des hommes à figure sinistre commandaient le fouet en main . . . Je sais cela confusément . . .

Une femme au cœur d'or m'a trouvée, adoptée, et je serais la plus ingrate des créatures si je ne lui vouais pas une tendresse infinie. Mais je songe souvent à une autre femme, la créature errante qui me portait sur son dos, la mère malheureuse, battue, vivant entre un mari brutal et des compagnons féroces ; et celle-là, voyez-vous, je donnerais la moitié de ma vie pour savoir ce qu'elle est devenue . . .

—Et moi, reprit Mathia, je consentirais à mourir tout de suite si, durant une seconde, Dieu pouvait me rendre ma fille, ma pauvre fille morte dans ce même bois, à la place où je suis assise . . .

—Vous l'aimiez bien ? demanda Néra, touchée par le grand amour que reflétaient les yeux de Mathia.

—Elle était ma vie ! Je cessai de souffrir le jour où je la reçus dans mes bras . . . J'avais un autre enfant, cependant, un garçon fort et beau, tandis que ma petite fille ne gardait que le souffle . . . Son père ne me la disputait pas, elle était bien toute à moi. A force de la rapprocher de mon cœur, il me semblait que je lui donnais la vie . . . Elle me regardait avec de grands yeux si tendres, que mon âme se fondait d'amour et de douleur . . . J'ai beaucoup souffert, va ! jeune fille, plus que tu ne souffriras jamais, je le désire pour toi . . . Mon enfant expira dans mes bras et je la gardai raidie sur mon sein, jusqu'à ce que le chef me l'arrachât pour la jeter sur le sol, près des buissons où je tombai mourante . . . On m'emporta . . . Je ne me souviens plus de ce qui se passa . . . Quand je revins à moi, je me trouvais dans un cachette sombre, avec ceux de ma tribu, un homme étranger, braconnier, assassin peut-être . . . et un enfant inconnu qui pleurait.

Depuis un moment Néra, agenouillée devant la Tzigane, écoutait les paroles qui tombaient de ce cœur ulcéré. L'enfant devinait confusément que son passé se trouvait lié à celui de cette femme. Elle étudiait ses traits flétris avec une attention mêlée de joie et de crainte. Mathia n'avait jamais été belle ; mais, de même que jadis son visage aux lignes heurtées s'éclairait d'une façon soudaine quand elle souriait à sa fille, de même, en parlant de l'enfant perdue, la maternité rendait à cette figure flétrie des grâces mystérieuses. Néra, en écoutant cette voix troublée, en voyant ces gestes caressants, en fixant ce regard noyé, comprenait mieux que jamais que Catherine n'était pas sa vraie mère. Plus d'une fois, elle avait souffert de ne point recevoir une part égale de baisers ; elle devinait maintenant que ce n'était pas d'elle qu'elle avait besoin d'être aimée, adorée, mais d'une femme, si pauvre qu'elle fût, pourvu que cette femme la serrât à l'étouffer sur sa poitrine, et lui murmurât des mots de passion maternelle, comme cette mendicante en avait plein le cœur.

Elles se regardaient toutes deux, mutuellement attirées, la paupière humide, les mains tremblantes. Aucune d'elles n'osait plus parler. On eût dit qu'elles redoutaient de perdre une commune et secrète espérance.

—Votre fille avait-elle au cou quelque bijou ? demanda Néra.

—Non, répondit la femme ; j'étais pauvre et laide, Raski, ne m'en donnait pas . . .

—Ah ! fit machinalement Néra en portant la main à la bague de cuivre suspendue à son cou . . .

C'était une déception ; cependant elle reprit :

—Vous ne savez pas : j'ai été trouvée ici, sous un hangar élevé par des bûcherons . . . On avait fait une coupe dans le bois . . .

—Oui, dans le temps où ma fille est morte . . .

—Catherine m'a dit que je devais être fille d'une bohémienne appartenant à une bande qui laissa de mauvais souvenirs dans le pays . . . Elle vola un enfant ! Un beau petit garçon . . . C'est une lamentable histoire . . .

—Tu me la diras plus tard . . . parle-moi de toi d'abord . . .

Je savais bien que tu étais de ma race, une enfant de Tzigane ! Comment ta vraie mère eut-elle le courage de t'abandonner . . .

—Oh ! je ne l'accuse pas ! dit Néra, elle me croyait morte ?

—Morte ! dans ce bois . . .

—Oui . . . le brigadier Jansôme et Sabretache le garde champêtre me trouvèrent ici en poursuivant l'assassin de Tournil . . . j'étais pâle, froide, raidie . . . ma mère, ma pauvre mère m'avait enlevée dans un grand bouquet de fleurs et de baies sauvages . . .

La pauvre femme appuya ses deux mains sur les épaules de Néra avec un geste fou, puis, la dévorant du regard, hachant les mots, pleurant et riant tout ensemble :

—Il y a douze ans, je tressai un bouquet et j'y mis ma petite fille adorée, si froide, si pâle, que je la crus perdue . . . Douze ans ! sais-tu

qu'elle aurait ton âge ? Et on t'a prise ici . . . Ici, oh ! je deviens folle ! Si tu étais celle que je pleure, celle dont je suis venue chercher les traces ! Si, par un prodige, je la retrouvais belle et vivante, si je pressais de nouveau ma Néra sur mon sein !

—Néra, fit la jeune fille en se levant toute droite.

Elle arracha son corsage, retourna la manche de sa chemise et montra à la bohémienne éperdue le tatouage bleuâtre qui avait jadis inscrit dans sa chair le nom de Néra.

La Tzigane y colla ses lèvres.

—Toi ! toi ! fit-elle, toi l'enfant perdue et pleurée ! Toi ! qui es grande et belle, Néra ! Oh ! comme je vais t'aimer ! Quel arriéré d'amour à payer à ma fille . . . C'est trop beau, trop invraisemblable. Je ne puis douter cependant, et je suis à genoux, et je pleure, et je t'aime !

—Mère ! mère ! dit Néra en laissant tomber son front sur l'épaule de la Tzigane, mère !

Elle n'en put dire davantage, et glissa sans mouvement sur la mousse.

## XX

## DEUX MÈRES

En voyant sa fille privée de sentiment, la bohémienne poussa un cri farouche. Saisissant Néra dans ses bras, appuyant sur ses genoux la tête de l'enfant, elle lui parlait dans sa langue maternelle avec une tendresse plaintive. Ne l'avait-elle donc retrouvée à cette même place que pour la perdre encore ? N'aurait-elle pas dû la préparer d'avantage à cette révélation dont la joie venait de la foudroyer ? Ses lèvres effleuraient le front ambré de Néra, son souffle caressait ses cheveux ; enfin, elle la sentit frémir doucement, puis elle entendit, folle de joie un mot passer des lèvres de Néra, un mot qui ravivait soudainement son cœur, et lui causait une ivresse indicible :

—Mère ! mère !

Néra le répétait en couvrant de baisers les mains sèches et ridées de la bohémienne ; elle le disait pour le dire, s'y délectant comme dans une caresse. Et la Tzigane éprouvait pour son enfant retrouvée une adoration qui lui remplissait l'âme à la faire éclater. Il ne leur semblait plus qu'elles dussent jamais quitter le coin de bois qui les abritait. C'était leur univers à elles ce vieux hangar à demi détruit, sous lequel Néra avait jadis dormi entre les grands ours sauvages, et où maintenant elle reposait dans les bras de sa mère. La bohémienne recommença vingt fois le récit de ses douleurs, le courage lui manqua cependant pour parler de la scène terrible à la suite de laquelle elle avait quitté Raski et sa bande.

Quand elle eut terminé l'histoire lamentable de ses courses à travers le monde, elle redemanda à Néra le récit de son adoption par Catherine, de son enfance au milieu de la famille de la veuve. Elle avait souffert en dépit des bontés qu'on avait pour elle. Quelque chose manquait à son cœur, et si elle avait su dans quel coin du monde respirait sa mère, elle aurait vite à son tour suivi la route des bohêmes, afin d'aller dire à la désolée : C'est moi ! me voilà !

—Que vas-tu faire, maintenant ? demanda la Tzigane.

—Où tu iras, j'irai.

—Avec moi, c'est la misère peut-être.

—Non, non ! ne crains rien. Je sais gagner ma vie et je me sens capable de te nourrir. Il y a quelques années, je serais devenue nomade comme toi-même ; aujourd'hui, je cueille des simples, j'aide Catherine dans ses travaux. Il me semble que je suis presque riche. Mon parrain paie pour moi une petite rente. Si tu savais combien il est beau et bon, mon parrain ! Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'il n'habite pas le pays. Tu le verras, et le béniras pour la bonté qu'il m'a témoignée. J'ai entendu dire qu'on l'attendait. Tu dois être si lasse de marcher sans fin que tu seras heureuse de te reposer près de ta fille. Nous aurons la vie douce. Je n'aimerai que toi . . . Oh ! pourtant, je ne saurais oublier Catherine, ni François, ni aucun de ceux qui m'ont chérie. J'étais un talisman pour eux, un gage : Catherine croyait que les soins qu'elle aurait de moi seraient payés par Dieu à son enfant qu'elle pleurait . . . C'est touchant, n'est-ce pas ? Oui, certes, ils ont été bons ; mais je ne sentais pas la chaleur de leur tendresse, comme je sens la tienne aujourd'hui. Plus d'une fois, j'ai ressenti des mouvements de jalousie en voyant Catherine caresser ceux que j'appelais mes frères. Maintenant, j'ai une mère ! une mère ! dont tous les baisers seront pour moi, qui n'aimera que moi au monde . . .

RAOUL DE NAVERY

A suivre